

1/ CONSIGNES GÉNÉRALES

Même si l'épreuve de français-philosophie correspond à deux exercices distincts notés séparément (sur 10 pour le résumé, sur 20 pour la dissertation), elle constitue un tout global et cohérent. D'une part la contraction constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure tant il est vrai que la citation dont il faudra débattre s'éclaire tout naturellement de l'ensemble du texte à réduire. Et d'autre part, résumé comme dissertation réclament des qualités de compréhension d'un énoncé, de réflexion personnelle, de mobilisation des connaissances et de formulation, qui seront précieuses aux candidats, quelle que soit leur carrière ultérieure.

Il est aussi nécessaire de bien respecter les consignes. Tout dépassement du nombre de mots autorisé pour le résumé (soit de 90 à 110) est sanctionné, de même que toute tentative de fraude dans le décompte. Les fautes de langue peuvent valoir une pénalité allant jusqu'à 2 points sur 20.

Enfin, la dématérialisation des copies exige l'emploi d'une encre noire et interdit le recours à tout type de correcteur (liquide ou sous forme de ruban). Si ratures il doit y avoir, elles doivent être rares et aussi propres que possible.

2/ REMARQUES GÉNÉRALES

LE RÉSUMÉ

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte – en s'appuyant sur ses liens logiques (et pas seulement sur sa chronologie) afin de mieux appréhender la pensée de l'auteur – et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'important – et d'abord l'indispensable – de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

LA DISSERTATION

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de **réfléchir** ou **raisonner**.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse à la question posée par le libellé du sujet. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec ledit sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque

un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux 3 textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

*L'exemple, c'est un élément qui permet de **chercher à dire** quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui **est dit** dans l'œuvre.*

*L'exemple **réalise** l'argument et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale.*

*Un exemple est une **bonne raison** de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'adhérer à la thèse.*

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan "dialectique" : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties. **Nous acceptons donc aussi bien un développement en deux parties qu'en trois.**

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

3/ REMARQUES SPÉCIFIQUES

LE RÉSUMÉ

Le texte retenu cette année s'est révélé parfaitement adapté à l'exercice du résumé¹. Il repose sur une structure logique évidente qui a grandement aidé les candidats mais il comprend un certain nombre de subtilités ou de nuances qui permettaient de discriminer avec finesse les compétences et d'échelonner les notes. En effet, alors que le raisonnement d'ensemble était aisé à saisir et à rendre, nombre d'idées pouvaient s'avérer plus délicates à restituer. Il était impératif en particulier d'opérer un vrai travail de reformulation et nous pouvons d'emblée regretter que cela ait été le point faible des travaux, alors que c'est l'esprit même de l'épreuve. Et l'on va d'ailleurs voir que s'il fallait se garder de la reprise mécanique de termes ou d'expressions, il était nécessaire aussi d'être attentif aux mots et tournures employés, pour ne pas aboutir à des phrases ambiguës voire fausses. Ainsi, beaucoup ont eu du mal à jongler avec « amant », « aimé », « sujet », « objet », d'où des énoncés confus, contradictoires, incohérents.

Passons rapidement sur la nécessité de respecter l'équilibre du texte. Les quatre premières lignes occupaient parfois un long paragraphe entier ou le passage sur la jalousie représentait la moitié du nombre total de mots du résumé, alors qu'il ne pèse que pour un tiers de l'ensemble.

Sérions les principales méprises :

1. Il avait été décidé de ne pas pénaliser la référence à Sartre, parfaitement inutile pourtant. Inutile et même doublement pernicieuse : d'une part, cela entraînait le candidat au pur copié-collé, avec « gaspillage » de mots : « Selon Sartre, l'amour est voué à l'échec à cause du conflit des libertés (et de la lassitude sexuelle) » ; d'autre part et, surtout, cela conduisait à attribuer à l'auteur de *La Nausée* des idées qui ne sont pas les siennes ! Dans un même registre, rares sont les copies qui ont perçu et rendu le fait que cette vision pessimiste de l'amour n'est pas exactement celle de l'auteur. Pourtant le « On croit (on l'a souvent dit) » signale bien à qui sait y être attentif que Misrahi prend ses distances avec une thèse dont on pouvait espérer qu'elle soit rendue avec tout type de modalisateur (le plus simple étant le conditionnel).

2. Le « conflit des libertés » ne consiste pas en de simples « disputes » ou « altercations ». Les *scènes de ménage* peuvent signifier la fin de l'amour, mais ce dont il est question ici relève tout de même d'un autre ordre, littéralement *existentiel*. On a apprécié surtout les copies capables de lier cette idée initiale à la suite qui constitue le cœur de la pensée de Misrahi (mais sans la répétition pure et simple de la question de la ligne 4 !) : le conflit des libertés naît de

¹ Plusieurs ont observé que la syntaxe de la phrase des lignes 22 à 24 était étonnante, sinon incorrecte. On attendrait en effet : « Il peut fort bien refuser l'incessante exigence de son partenaire présomptueux **comme** formuler à son tour des exigences qui le situeraient en position privilégiée dans le couple. » ou « Il peut **aussi bien** refuser l'incessante exigence de son partenaire présomptueux **que** formuler à son tour des exigences qui le situeraient en position privilégiée dans le couple. » Le choix du concours a été de respecter l'expression exacte de l'auteur compte tenu du fait qu'elle ne pose aucun problème de compréhension.

ce que chacun veut s'imposer à l'autre ou parce que la liberté de chaque amant est un frein à la toute-puissance de l'autre.

3. Ce passage central a été majoritairement bien compris, mais, comme nous le relevions plus haut, écrire : « Chacun demande des preuves impossibles à satisfaire. Mais l'autre a les mêmes exigences » (nous soulignons) donne un énoncé absurde.

4. La concession des lignes 32 à 38 était capitale et devait figurer dans toute production visant à l'excellence. De façon étonnante, un nombre non négligeable de candidats a décidé de la reprendre à la fin, ce qui constitue la transgression d'une des règles d'airain du résumé : le respect de l'ordre des idées. Comme ce pouvait être aussi considéré comme une manière de mettre en valeur une idée majeure, il a été décidé de ne pas être impitoyable dans l'évaluation de ce point. Et cela d'autant plus que si certains tenaient compte de la concession pointant le rôle salvateur de l'exercice de la liberté, ils pouvaient en même temps l'articuler avec l'apparition de la jalousie, mettre ses deux idées en parallèle, ou pour être plus clair, faire de la jalousie « une autre démarche, une autre attitude en amour », « positive », ce qui est évidemment inepte. Insistons sur l'importance de la reformulation : écrire « En revanche, chacun peut exercer sa liberté au détriment de l'autre » conduisait à un pur contre-sens.

5. Cette jalousie n'est ni tout à fait la cause, ni non plus entièrement la conséquence du « conflit du prestige amoureux ». C'en est tout simplement un cas particulier, une forme exacerbée qui s'inscrit dans la logique du passage : le jaloux ne supporte pas la liberté de l'autre. Contrairement à ce qu'on a trop souvent lu, l'infidélité n'a pas besoin d'être effective pour déclencher l'ire de l'amant possessif. Proposer « la jalousie est vécue comme une trahison » illustre une dernière fois la défaillance sémantique d'une formulation non maîtrisée ou non réfléchie – de même que finir sur « le pervers narcissique devient meurtrier » ou « L'assassinat peut alors même être une solution » atteste de façon un peu comique d'une lecture hâtive : dans « le nie et l'assassine », le pronom personnel se rapporte à « celui-ci », au sujet jaloux. C'est lui qui est, symboliquement, assassiné ; il ne commet pas nécessairement un crime passionnel !

LA DISSERTATION

Rappelons l'énoncé soumis aux candidats : « Quand l'amour se transforme en lutte de prestige et tentative de domination, alors, oui, l'amour est comme une guerre, et c'est la *réversibilité* destructrice qui règle tous les rapports. »

L'exercice du résumé étant une propédeutique à celui de la dissertation, les candidats attentifs devaient faire leur profit de toute une série d'expressions qui scandent le texte et éclairent la citation retenue : « conflit des libertés » (2) ; « le conflit » (4) « dialectique tournante des exigences » (25) ; « pure opposition des deux affirmations d'autorité » (27) ; « conflit du prestige amoureux » (29-30) ; « combat des volontés de puissance » (30) ; « champ de bataille » (31) ; « conflits d'autorité » (37) ; « conflit des libertés » (38-39) ; « conflit du prestige amoureux » (42) ; « conflit des volontés de puissance » (42-43).

L'enjeu du sujet n'était donc pas si compliqué : l'amour ne peut-il pas être ou devenir une *confrontation* à l'autre qui vire à l'*affrontement* ? C'est une expérience qui rapproche deux sujets complices mais aussi concurrents : la liberté de l'un empiète nécessairement sur la liberté de l'autre. L'amour peut donc devenir un conflit : pourquoi ? comment ? est-ce fatal ? Une problématique simple comme : « Dans quelle mesure l'amour consiste-t-il en un rapport de forces ? » convenait parfaitement.

Ne cachons pas que la fin de la phrase a posé des problèmes à un nombre non négligeable de candidats : la « *réversibilité* destructrice », d'abord, et puis le sens à donner à « régler ». Beaucoup ont cru que « régler » signifiait *résoudre*, *apporter une solution* ou *mettre un terme*. Certes, la destruction met fin à tous les rapports. Mais comment quelque chose de *destructeur* peut-il apparaître comme une *solution*, voire une *réparation* ? Quant à la « *réversibilité* », on a voulu lui donner une acception temporelle au lieu de spatiale : un retour en arrière – et donc là encore une *restauration* : on reviendrait à un état initial heureux en passant par une déflagration. En soi, ces idées ne sont pas entièrement absurdes si l'on convient que c'est la paix qui règne dans les cimetières ou que l'interruption de la violence entraîne un retour au calme, un peu comme les coups de marteau qui font tant de bien lorsqu'ils s'arrêtent... Mais rien dans le texte ne permettait de les soutenir [« il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que l'amour soit forcément un échec » ?] et, à moins de les forcer, on ne trouvait pas grand-chose dans les œuvres pour les étayer.

Aurait-il fallu couper la citation à « guerre » ?

Tronquer une phrase, c'est mutiler en partie une pensée. Or celle de Misrahi n'avait rien d'énigmatique malgré l'emploi peut-être particulier de « réversibilité », tant l'ensemble du texte comme le simple bon sens permettaient de l'élucider : la « réversibilité destructrice », c'est tout bonnement une autre façon de désigner la guerre, toute guerre ! « Qui veut asservir aura à se défendre d'être asservi, ou à sortir du champ de bataille. » En raccourcissant la phrase originelle, nous nous exposons aussi à encourager les candidats à se focaliser sur le syntagme « l'amour est comme une guerre », ce qui aurait entraîné des hors-sujets que nous avons constatés, mais en nombre assez limité. Par exemple de ceux qui traitent de la violence dans l'amour, en général, ou, pire, de ceux qui concluent de ce que Fabrice parte pour Waterloo par amour de Napoléon (ce qui est fort exact), que l'amour est bien comme

une guerre... Ensuite, l'ensemble des correcteurs a tenu compte de ce point délicat et a été invité à la plus grande bienveillance. En effet, sauf à ne se concentrer que sur la formule difficile, et à en tirer des conclusions totalement incohérentes, il était tout à fait possible de réaliser un bon devoir même en ne la maîtrisant pas entièrement. Enfin, et surtout, un grand nombre de candidats a parfaitement saisi la signification de l'expression et en a donné des équivalents plus ou moins adroits : « se faire souffrir mutuellement », « dispute », « représailles », « attaquer et défendre » « œil pour œil, dent pour dent », « escalade dans la violence », « cercle vicieux », « inversion des rôles », « chacun inflige à l'autre ce qui lui a été infligé », « à tour de rôle », « interchangeabilité », « tour à tour maître et esclave, dans une oscillation permanente » - les plus probantes reformulations étant celles capables aussi de saisir que *régler* voulait dire « organiser », « rythmer », « dicter » : « l'oscillation de pouvoir entre les deux amants régit alors leurs relations et peut constituer une force destructrice, de leur amour, entre autres ». La meilleure preuve, en fin de compte, de ce que la citation ne contenait aucune vraie chausse-trape et que même le dernier syntagme n'avait rien d'insurmontable, c'est que, contrairement aux sessions précédentes, nous n'avons eu que peu de flagrants hors-sujets d'ensemble (du genre : *méfais/bienfaits de l'amour*). Partiellement, maladroitement, peut-être, mais la formule de Misrahi était globalement prise en considération.

À partir de là, nos attentes n'étaient pas très compliquées, et beaucoup de copies ne les ont pas négligées, mais si rares étaient celles qui les ont entièrement comblées. La thèse de Misrahi a souvent été validée par les mêmes références : la scène de jalousie qu'Alcibiade impose à Socrate, la querelle entre Obéron et Titania, ou encore les bras-de-fer entre la duchesse Sanseverina et les deux princes de Parme. Preuve en est que les œuvres entraînent immédiatement en résonance avec le sujet. Pourvu que les candidats ne se contentent pas d'illustrer, mais cherchent à transformer les cas en idées ou les exemples en arguments et le tour était presque joué. Il fallait ainsi particulièrement veiller à exploiter les notions de « lutte de prestige » et de « tentative de domination ». Même si les propos de Misrahi portent sur le couple amoureux et la guerre intestine potentielle entre les deux partenaires qui le composent, on a accepté les arguments traitant de l'affrontement des rivaux (Lysandre et Démétrius, Fabrice et Giletti ou surtout le comte M***), puisqu'il y a là malgré tout « lutte de prestige ». Les meilleurs candidats ont su voir qu'on débordait légèrement du périmètre du sujet exact en prenant la précaution d'écrire : « dans un cadre plus large... » Moins convaincant en revanche, le recours à la « tentative de domination » d'Égée sur Hermia, à moins de faire du père et de la fille un couple, et de confondre *éros* et *philia* (ou *storgé*). En tout cas, il était hasardeux, pour ne pas dire faux, de prétendre qu'Égée agit ainsi par ambition sociale, souci de « prestige » alors que Lysandre souligne que sa fortune et son rang sont égaux, sinon supérieurs, à ceux de Démétrius. Nous y reviendrons : trop de *lectures* des œuvres ont été hâtives, voire objectivement erronées.

Nous rappelons ici que nous acceptons un plan en deux parties. Par conséquent, les différentes pistes que nous allons proposer pouvaient aussi bien être développées dans deux mouvements distincts (antithèse/synthèse) que dans un seul (antithèse). D'abord, à la vision pessimiste de Misrahi, l'on pouvait opposer l'image traditionnelle du couple amoureux où chacun est la moitié de l'autre (mythe d'Aristophane), où l'ego tend à s'effacer jusqu'au sacrifice (Alceste pour Admète, Achille pour Patrocle ; Gina qui se livre à Ranuce-Ernest V par amour pour Fabrice ou Fabrice qui consent au mariage de Clélia avec Crescenzi « par une lettre remplie de l'amitié la plus pure »), où triomphe concorde, harmonie, paix (*Le Songe*). Ensuite, nous nous sommes particulièrement réjouis des copies suggérant la possibilité d'une *guerre contre soi*, ou d'une guerre des amoureux contre le monde extérieur et les obstacles qu'il dresse à leur idylle, ou encore de l'amour comme double progression, et non comme escalade dans le ressentiment et l'usage de la violence, comme réciprocité respectueuse, ou, si l'on veut, comme *réversibilité constructrice* ou *créatrice* ! Voilà pourquoi nous avons tenu à garder la formule : ce n'était pas un piège, mais au contraire une main tendue ! L'invincible armée des amants louée par Phèdre entre dans ce cadre – et non, comme on l'a trouvé souvent lu, en tant qu'exemple de « tentative de domination » ruineuse : la « lutte de prestige » a bien lieu, mais elle assure la cohésion des soldats entre eux contre l'adversaire commun, elle n'est plus surenchère, mais émulation. Même chose pour le couple Lysandre/Hermia : si le premier va être momentanément, et malgré lui, infidèle à la seconde (qui s'était refusée à lui), allant jusqu'à l'invectiver, il s'interdira de la brutaliser physiquement, tandis que la jeune fille manifesterait une affection indéfectible pour son promis. Leur union finale est bien plus cohérente et convaincante que le mariage entre Démétrius, toujours envoûté, et Héléna. Thésée a conquis Hippolyta « en [lui] faisant violence » mais entend désormais l'épouser « sur une autre musique ». Héléna offre l'exemple troublant mais suggestif d'une servitude volontaire peut-être féconde, sinon heureuse, qu'on pouvait, *mutatis mutandis*, rapprocher de l'attitude passive de Mosca, attaché à la duchesse par une relation inégalitaire consentie : « D'ailleurs elle régnait sur le comte, et le prince, dominé par les exigences de son rang, eût plus ou moins régné sur elle. » Enfin, s'il était loisible d'évoquer le « caprice de tendresse » de Fabrice comme une forme de « lutte de prestige » ou de « tentative de domination » débouchant sur la catastrophe que l'on sait, pourquoi avoir si peu exploité les ressorts de l'*amour courtois* se développant entre celui-ci et Clélia ? Qui ne voit que se noue entre eux une relation réglée par une alternance de dominations opposées et complémentaires ? Le chevalier obéit à sa dame mais il prend constamment des initiatives. Entre Clélia et Fabrice, la passion se nourrit d'un jeu d'allégeances réciproques, d'exigences symétriques, en prison d'abord, mais aussi dans toute la fin du roman. Les « trois années de bonheur divin » ne sont

pas exemptes de « brouilles » et de « querelles ». Ainsi était-il fort pertinent de suggérer que les rapports de force sont nécessaires à l'amour qui, comme la guerre selon Clausewitz, repose sur le principe de la *friction*.

On le voit, les œuvres offraient une matière riche et précieuse, variée et nuancée, pour alimenter la réflexion. Encore fallait-il avoir une réelle maîtrise du corpus. Nous ne mentionnerons que pour mémoire le lot habituel des coquilles et autres perles. Il y aurait de quoi, non seulement en faire des colliers, mais même ouvrir une boutique de joaillerie. L'orthographe des noms propres a été fréquemment martyrisée et les confusions entre personnages d'une même œuvre (voire d'une œuvre à l'autre !) ont été innombrables. Beaucoup plus graves, les distorsions infligées au contenu premier des ouvrages. Prétendre qu'Obéron soumet Titania au charme du suc de la fleur de Cupidon pour se venger de son infidélité ou pour se faire aimer d'elle, c'est, en trahissant l'intrigue de la pièce, fragiliser voire invalider un argument que n'était plus qu'une assertion contournée. Le mythe dit « des androgynes », alors qu'il vaut bien mieux l'appeler « mythe d'Aristophane » ou « mythe des sphères originelles » (les androgynes ne constituant qu'un tiers de ces humains légendaires), a été l'occasion de raisonnements *tirés par les cheveux* : les hommes voulaient dominer les dieux qui se sont vengés d'eux en les coupant en deux, ce qui a entraîné la création de l'amour – donc l'amour est conséquence d'« une tentative de domination » (doit-on rappeler que le sujet dit rigoureusement l'inverse ? c'est l'amour qui est cause de la volonté d'asservir). En outre, cette fable ne s'arrête pas à la mort des deux moitiés incapables de s'accoupler ! Mais l'œuvre la plus maltraitée reste sans conteste *La Chartreuse de Parme*. Nous nous contenterons d'un seul exemple, celui de ce pauvre *compte* (sic) Mosca qui déteste en secret Fabrice, accélère son arrestation, ou ne met pas tout en œuvre pour obtenir sa grâce ou sabote les plans de la duchesse afin que son neveu soit emprisonné et tenu loin de sa tante. C'est même lui qui cherche à l'empoisonner, voire qui le tue. Bref un jaloux vindicatif, une âme basse. Or, à bien y réfléchir, le plus bel amour de tout le programme, le plus généreux, c'est peut-être celui de Mosca pour Gina. De telles réécritures des textes au programme sont parfois cocasses et divertissantes mais leur fréquence, cette année, ne laisse pas que d'inquiéter. Aucune réflexion pertinente, aucune argumentation convaincante ne peut se construire sans une connaissance précise, et **de première main**, des œuvres, qui seule rend possible de penser par soi-même.

Terminons par quelques remarques de méthode. La tendance à la prolifération des citations longues, peu utiles, peu probantes et interchangeable semble à la baisse et c'est heureux. Regrettons néanmoins que cet extrait de *La Chartreuse* : « je suis en proie aux déchirements de la passion la plus violente, et vous me demandez d'interroger ma raison ! Il n'y a plus de raison pour moi ! » nous ait été si systématiquement servi et d'ailleurs de façon presque toujours inappropriée : ce n'est pas le cri du jaloux que lance Mosca, c'est le rôle de désespoir de l'amant qu'on abandonne parce qu'on le méprise. Les introductions tendent à être beaucoup trop longues et les tentatives de problématisation font ressortir deux défauts majeurs : certains résument à nouveau le texte déjà contracté, ou le paraphrasent ; d'autres analysent de façon mécanique et scolaire chacun des mots de la phrase à discuter, en une accumulation décousue de définitions ne débouchant sur rien. Il faut prendre la citation comme un système et voir comment les termes qu'elle associe font surgir un problème. On doit bien évidemment souligner les titres des œuvres et l'on s'interdira de recourir à des sigles tels que *LCDP* ou *SNE*, d'autant que l'usage permet d'écrire *La Chartreuse* ou *Le Songe* pour désigner le roman de Stendhal et la pièce de Shakespeare. Attention aux longs développements théoriques et généraux que vient couronner un exemple ramené à une phrase lapidaire. Les références aux œuvres ne sont pas des illustrations : c'est l'analyse de l'exemple qui constitue en fait l'argument. Pour ce qui est des troisièmes parties, si certaines remplissent parfaitement leur fonction dite de *dépassement*, d'autres ne peuvent s'empêcher de verser dans la récitation de cours avec topos plaqués sur « l'amour et la recherche de la vérité », « l'amour et le conditionnement culturel », « l'esthétique de l'amour », « les autres causes à l'échec de l'amour que le rapport de forces ».

4/ CONCLUSION

Nous concluons comme il est d'usage sur l'expression. Que dire qui ne soit connu et, au double sens du terme, *trivial* ? Les fautes d'orthographe ou de syntaxe nuisent d'abord à la lisibilité et donc à l'intelligibilité du propos, et sont donc justement sanctionnées (et sanctionnées justement) à ce titre. Certes, nous ne faisons pas de la « qualité du style » un absolu. Nous préférons toujours, et lui accorderons une note supérieure, un travail pertinent mais imparfaitement rédigé à une copie impeccablement écrite, mais passant complètement à côté du sujet. Mais le plus souvent l'incorrection de la forme souligne l'indigence et la confusion de la pensée, quand une « belle langue » met en valeur la qualité de la réflexion et augmente le plaisir du correcteur.

Que tous les candidats à venir en soient profondément persuadés : c'est avec vigilance mais aussi bienveillance que nous lisons et évaluons leurs travaux. Nous cherchons à valoriser ce qui est réussi plutôt qu'à sanctionner ce qui ne l'est pas. Mais les épreuves d'un concours se doivent d'être sélectives. Il appartient donc aux étudiants de s'y préparer au mieux durant toute une année. Ils obtiendront naturellement des résultats plus conformes

à leurs ambitions et à leur investissement, s'ils tiennent compte de nos observations, remarques et recommandations et s'efforcent de les mettre en pratique.